

Turner et la couleur, Aix-en-Provence, Hôtel de Caumont Centre d'Art (mai-septembre 2016).

L'exposition *Turner et la couleur* se tient dans un hôtel particulier aixois du XVIII^e siècle restauré et transformé en centre d'art.

On ne compte certes plus les expositions consacrées à Turner (1775-1851) et sa lumière, ses couleurs, généralement dans l'idée, parfois contestée, d'en faire un précurseur des impressionnistes. Cependant, selon Ian Warrell, ancien directeur de la Tate et commissaire de l'exposition, cette dernière « est la première à explorer pourquoi et comment Turner a employé celle-ci [la couleur] d'une manière qui le distingue de ses contemporains » (propos recueillis par Valérie Bougault, « Turner, maître de la couleur », *Connaissance des Arts*, Hors série, n° 710, p. 4).

Ici pas de grands tableaux, et même si certaines peintures, aquarelles ou gravures sont facilement reconnaissables (des vues de Venise, le bord de mer à Margate, l'éclat du soleil à Mayence-sur-le Rhin, la plage de Calais, Tivoli, les cols des Alpes, les paysages de Provence, les couchers de soleil, les marines – tous thèmes issus du Grand Tour –, tempêtes et scènes apocalyptiques de déluge ou campagnes hivernales), il est préférable de s'arrêter devant des toiles de taille modeste que l'on est tenté d'appeler *expérimentales* et dont certaines n'ont jamais été montrées. Car tout l'intérêt (et la nouveauté) de cette exposition consiste à situer Turner non pas en référence à Claude Gellée dit le Lorrain son « maître » (en fait il est peu question de

celui-ci), mais essentiellement par rapport aux nouveaux théoriciens de la couleur tels que le chimiste George Field, le savant Newton et le poète Goethe, qu'il admirait à l'égal du Lorrain et de Poussin. La recherche d'explication, à la fois théorique et technique, prend ici le pas sur la facilité du « bel effet ».



Les Tours vermillon, étude à Marseille, vers 1838, aquarelle et gouache sur papier gris, copyright © Tate, London 2015

Scientifiques et artistes, poètes et savants s'intéressent à la couleur. Dès 1704 (*Opticks*), en analysant des rayons de lumière à travers des prismes, Newton identifie sept couleurs du spectre qu'il réunit dans un cercle, comme dans l'arc-en-ciel, alors symbole de beauté. Le blanc ici n'est qu'absence de couleur. Goethe publie en 1810 *Zur Farbenlehre*, traduit en anglais en 1840 mais répandu bien avant. Il s'oppose à Newton, en expliquant que seuls le jaune et le bleu sont des couleurs pures offrant le contraste de la lumière et de l'ombre, et de ce fait les seules symboliquement intéressantes. George Field, quant à lui, invente de nouveaux pigments, utilisés notamment par les Préraphaélites.



William Turner, *Lumière et couleur (mémoire de Goethe) – le matin après le Déluge, Moïse écrivant le Livre de la Genèse*, exposé en 1843, huile sur toile, 78,7 x 78,7 cm, Tate. Accepté par la nation dans le cadre du legs Turner en 1856 © Tate, Londres 2015

Qu'en pense Turner ? Il semble qu'il se soit d'abord rapproché de Goethe, « pris par la fièvre jaune », comme on a pu le dire ironiquement. C'est ce qui apparaît par exemple dans une caricature de Richard Doyle, où il est représenté trempant un balai dans un seau de peinture jaune. On serait tenté d'accréditer cette thèse devant un tableau comme *Lumière et couleur (Théorie de Goethe) – Le matin après le déluge, Moïse écrivant le livre de la Genèse*, un

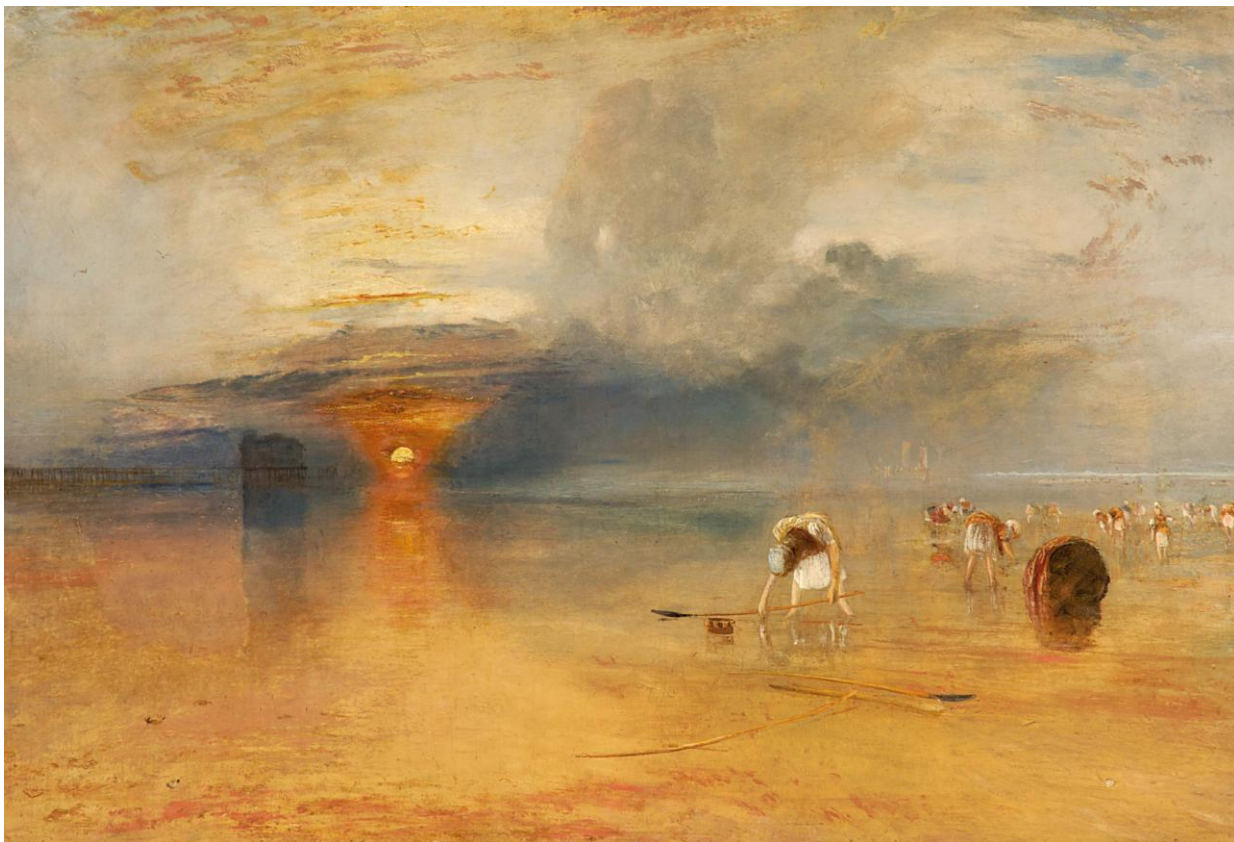
vortex en jaune de chrome. Ou devant son opposé *Ombre et obscurité – Le soir du Déluge*, en bleu de cobalt (moins cher que le bleu outremer). Ces deux tableaux sont d'ailleurs présentés côte à côte dans la dernière salle, de manière à frapper le regard. Puis Turner serait revenu visiter la théorie de Newton sur la lumière – tout en utilisant les pigments de Field. En fait Turner aimait les couleurs vives, les couleurs primaires, modulables à l'infini, le

jaune, le bleu et le rouge. Notamment le rouge vermillon dont il fit un usage accru avec l'âge, comme dans cette étonnante vue des *Tours vermillon : étude de Marseille* (1838), une gouache sur papier gris, et dans ses nombreux couchers de soleil rougeoyants. Turner dessinait avec la couleur, l'expérimentait, l'utilisant jusqu'à la dissolution des formes. Selon Turner, on n'arrive pas au résultat par la forme, le dessin, mais par la couleur. C'est par elle qu'on peut reproduire les effets de l'atmosphère. Ce sera également la leçon donnée par Pissarro à Cézanne. Les couleurs explosent chez Turner au point que le satiriste Thackeray a pu parler de sa « chromomanie malade et inexperte » (Emmanuel Daydé, « qui a peur du jaune, du rouge, du bleu ? », *Connaissance des arts*, Hors série, n° 710, p. 24).

Ainsi, loin de l'abstraction pure, loin des théories qu'il connaissait pourtant bien, Turner, praticien visionnaire qui restituait avec la couleur ce qu'il voyait et sentait, annonçait aussi bien l'expressionnisme que l'impressionnisme. Son œuvre est un commencement, inaugurant une manière qui, effectivement « le distingue de ses contemporains ». Et il n'est pas anodin qu'ait été choisie pour cette exposition la ville d'Aix-en-Provence, où a vécu et travaillé cet autre maître de la lumière et de la couleur, Cézanne !

Annie Dubernard-Laurent

Catalogue : Ian Warrell, *Turner et la couleur*, Paris, Hazan, 2016.



Plage de Calais à marée basse (« poissards » ramassant des appâts), 1830,
copyright © Bury Art Museum, Greater Manchester UK